

Jeudi

28 AVRIL

FR 3

NAPLES AU BAISER DE FEU
avec Tino Rossi



20.30



Tino, dans sa propriété de Neuilly, avec son fils Laurent. Ils chantent et enregistrent ensemble : avec succès. Ci-dessus : Tino lors de ses débuts. Il devint l'idole des jeunes et ne quitta jamais le sommet du hit-parade.



A cause de Mussolini... C'est parce qu'il tenait à donner de son pays une image moderne que l'administration fasciste avait refusé au metteur en scène — italien pourtant — Augusto Genina, l'autorisation de tourner « Naples au baiser de feu » dans les vieux quartiers, trop pittoresques sans doute, de la ville. « On s'est contenté des grandes artères, de quelques scènes à Santa Lucia, raconte Tino Rossi. Et beaucoup de studio à Nice. » Comme il était d'usage à l'époque. Oui, on faisait bien moins d'extérieurs qu'aujourd'hui. Et les comédiens préféraient souvent le studio. Pagnol disait de Raimu : « Il n'est pas à son aise en dehors du carton-pâte. »

C'était le troisième grand film de Tino. Il allait en tourner environ une trentaine. La plupart avant la guerre. « A l'époque, quand vous chantiez, on ne vous voyait pas : disques, radio, oui, mais les gens souhaitaient vous voir. » Ce fut un très gros succès. « Mais, d'ailleurs, constate-t-il, avec une sérénité sincérité, tous mes films ont marché ; il y en a eu de très bien, de bons, de pas très bons, mais ils ont tous bien « travaillé ». Tout le monde y a trouvé son compte : producteurs, acteurs, spectateurs... S'ils étaient en couleur, ils ressortiraient tous aujourd'hui. »

Il aurait pu continuer.

Tino Rossi : — Même mes mauvais films ont bien travaillé

Hollywood l'avait fait venir : il devait être la vedette d'un film musical, « Balalaïka », l'histoire d'un prince russe devenu danseur mondain à Montmartre. « Finalement, ça ne me disait rien. Je suis resté six mois là-bas avant de me récuser, prétextant que je ne parlais pas assez bien l'anglais. Et puis, la situation s'aggravait. Fiorello La Guardia, le maire de New York, m'avait confié qu'il

allait y avoir la guerre. J'ai eu la trouille d'être coincé là-bas, loin de ma famille. Je suis rentré. » N'a-t-il jamais été tenté de nouveau par Hollywood ? « Non, ils n'ont pas besoin de moi : ils ont tout ce qu'il leur faut... » Au moins, Tino Rossi eût-il pu tourner pour Pagnol, son grand ami (il est aujourd'hui son exécutif testamentaire) : « Mais lui, il tournait avec des gens du

Midi. Moi, Corse, j'étais du Midi et demi... « Néanmoins, nous devions faire « Colomba », d'après Mérimée. Et puis, il y a eu la guerre. C'est après la Libération que j'ai tourné mon seul film avec lui : « La Belle Meunière » — où j'avais Jacqueline Bouvier, sa femme, pour partenaire ». Mais le film était en « Rouxcolor », un procédé couleur inédit qui exigeait l'emploi dans les sal-

les d'un objectif spécial. Cette servitude technique freina la carrière du film — et rend très improbable, aujourd'hui, sa reprise.

Un lutteur

Pour Tino, de toute manière, l'après-guerre ouvrait une nouvelle carrière. En douceur, comme s'étaient présentées toutes les étapes de sa vie. « Ça s'est enchaîné, c'est venu automatiquement, tout simplement », dit-il souvent lorsqu'il évoque le passé. Une carrière bien huilée, équilibrée, sans drames, à son image.

Il sifflotait tout à l'heure en pénétrant dans son salon, gris, bleu et or, grand ouvert sur un petit jardin, en bordure du bois de Boulogne. Maintenant, il chante, calé dans son fauteuil Louis XVI. Jouant de

ses mains, petites et potelées, il reprend :

« Je crois que je suis placé sous un signe (Taurus) qui m'oblige à me prouver à moi-même chaque fois que j'entreprends quelque chose. Je sais que je n'en ai pas l'air, mais je suis un lutteur. Toutefois, ajoute-t-il, comme s'il posait ses conditions : je ne lutte pas si je sens que ça ne servira à rien. »

Vie organisée

Dès ses débuts, il avait fait preuve de cette placide obstination. Il avait démarré dans la vie comme changeur au casino d'Ajaccio. Celui-ci ayant brûlé, il avait tout naturellement poursuivi cette carrière à celui d'Aix-en-Provence. « A l'époque, il n'y avait guère de débouchés pour les jeu-

nes, dans notre Corse. »

Il serait aujourd'hui un retraité de la roulette si des camarades ne l'avaient entraîné à chanter. « On m'avait dit que j'avais une jolie voix », reconnaît-il. Mais je n'avais jamais songé à changer de métier. »

Quelques tournées en demi-amateur dans les bourgs provençaux, puis l'Alcazar de Marseille, l'A.B.C. et le Casino de Paris. « C'est venu comme ça », répète-t-il tout simplement. Une voie de velours, en somme...

Qui allait le mener loin, longtemps. Jamais le prodigieux succès de Tino ne s'est démenti. Ce n'est pas le public, c'est lui qui a pris ses distances. Mais peu à peu, sans rupture, toujours à son initiative. Il aime citer un proverbe corse : « On ne peut pas chan-

ter et porter la croix. » Il est encore aujourd'hui fidèle au proverbe. Il fait quelques galas, enregistre quelques nouveaux disques — et voit avec satisfaction la vente de ses classiques non seulement se maintenir mais grimper. Plus de cinéma (« S'ils ont besoin de pères nobles, d'autres peuvent le faire mieux que moi »), plus d'opérette. Rien qu'une vie calme, organisée ; des conseils à son fils, Laurent, qui a fait de bons débuts dans la chanson ; la lecture, il aime l'Histoire ; sa collection de souvenirs napoléoniens ; le souci de sa santé. Car Tino va avoir soixante-dix ans... (Les trois chaînes vont célébrer cet anniversaire.) Comme pour bannir de sombres pensées, il fredonne, puis conclut : « Dans le fond, je n'aurais peut-être pas fait ce métier si je n'avais pas eu la voix que j'ai et le physique que j'avais... »

Rémy LE POITTEVIN.